

Captations de l'œil

Véronique Pédréro

Éditions ThoT
Poésie

Après *Sur la ligne du temps cabossé* et *Terre d'écumes*,
Véronique Pédréro poursuit sa quête. Elle puise dans son
sac à mémoires, convoque ses ressentis, se laisse traverser
par ce qu'offre la vie. Et les métamorphoses s'opèrent sur
le fil. Ce recueil est aux intersections, mêlant fragments
de prose, poèmes, haïkus et tankas, portraits ou esquisses.
L'œil s'y trouve au cœur des ébats du monde.

Aux instants fragiles... qui font toute une vie

Trente et une nuances

Bleu noir de la terre anthracite dont on cherche la veine
Bleu du carré de ciel qui découpe la geôle
Bleu aigu de la langue qui perce la croûte de neige
Bleu matière plastique qui dérive sur la mer
Bleu qui laisse sa trace dans la courbure des cieux
Bleu de l'eau qui s'écoule des regards qui s'étreignent
Bleu rois de pique et cœur épinglé au revers
Bleu après les orages qui dévalent les plaines
Bleu suie qui retombe sur les champs dévastés
Bleu après les outrages qu'on cherche à encenser
Bleu nuit de mystères où les ombres s'éveillent
Bleu qui parcourt les corps lorsque pulse la vie
Bleu des myrtilles cachées qui colorent les bouches
Bleu des bois retranchés du soleil qui frappe
Bleu des éclaboussures de la boue des tranchées
Bleu des belles espérances

Bleu léger des enfants qui respirent en sommeil
Bleu des futilités dont on fait des colliers
Bleu des perles et coquillages qu'on effleure en plongée
Bleu qui monte ses drapeaux la main sur le képi
Bleu des chutes et des peines dans l'ornière des jours
Bleu ourlet océan
Bleu guimauve des alcôves
Bleu des nuits fondant leurs liserés avec les matins blêmes
Bleu du froid qui vous mord dans les draps de l'hiver
Bleu du myosotis qu'on croche au lobe de l'oreille
Bleu de la lampe qui flambe dans son écrin de verre
Bleu du bonbon qui fond sur la langue sucrée
Bleu de l'encre qui tache les doigts sur les coudées
Bleu des ailes d'anges
Bleu des mots qui s'enrhument à force d'avoir cherché

saison 1



Le ciel fou s'émeut
il passe du rire aux larmes
mouchoirs et éclats

Soudain tout s'arrête
accalmie de l'ondée fraîche
qui bouchonnait fort



Mon petit pays

Il n'y a pas de petit pays qui ne soit un dépaysement, un enchantement non programmé, toujours à réinventer. Obsolescence ? Nada ! Il suffit d'un presque-rien. Certains passent le pont. D'autres coupent à travers bois, comme moi parce qu'au-dessus de chez moi, forêt il y a. Un kilomètre à vol d'oiseau, en dépliant allègrement mes ailes intérieures.

Un jour, j'ai emprunté en bonne compagnie une sente qui quittait le chemin, celui qu'on sait balisé, là où il n'est guère possible de s'égarer puisqu'il y a des panneaux bien plantés. L'embranchement était à peine visible. À quelques encablures de la croix qui surplombe la Romanche, c'était le presque-soir, et le tonnerre nous pressait de rentrer à demeure. Pourtant, l'air qui fraîchissait, les grondements et les tracés d'éclairs nous invitaient plutôt à passer outre la prudence. Le sentier se courbait sous les ramures que le vent agitait. Nous avons fait de même. Une porte inapparente se dissimulait sous un arbre en parure. Nous n'avions pas de clef et pourtant nous sommes entrés dans ce royaume sous cape. Nous n'avons

croisé aucun autre promeneur, qu'il soit humain ou bête ; nous n'avons entendu aucun souffle ni plainte.

Plus bas, la sente poursuivait sa chute vers la vallée mais une autre, indocile, partait sur le côté. Nous y avons posé le pied et avons débouché dans une sorte de clairière aux barrières de bois bricolées. Au centre, un autel. Mais pour quel sacrifice ? Pour quelle cérémonie ? Aucune trace de sang, aucun objet, rien. Déception ? Peut-être. C'était plutôt refuge pour y passer soirée ou moment hors du temps. Nous avons laissé là nos élucubrations évasives.

Et toujours le tonnerre et maintenant les gouttes de la pluie qui arrivait en ayant posé son avis de passage. On n'aurait pas à dire que l'on ne savait pas ! Annonçait-elle les trombes d'eau qui viendraient par la suite ? Nous avions parapluie naturel sur nos têtes. Nous nous sentions protégés, presque accompagnés dans le silence des ombres.

Lorsque nous avons rejoint le chemin, celui qu'on connaît bien, c'était avec regret de n'être pas restés. Nous avons retrouvé le bitume déchaussé, les traces de venues, les flaques de boue séchées. Plus rien de magique et pourtant... la surprise que nous avons reçue comme un cadeau resterait en mémoire. Nous savions à présent que lorsque nous en aurions besoin, nous pourrions retourner dans ce joli écrin.

Le ciel était si noir, bien plus noir que la nuit. Les nuages gonflaient et mugissaient, la girouette sur le toit se démantibulait. Il était temps de franchir notre

seuil. Un éclat d'orage punctua cet instant. Nous étions à l'abri. Ni mouillés, ni transis. La nature pouvait bien faire claquer ses pétards. Nous étions aux premières loges. La parade finale allait donc commencer.



Rituels des dimanches

Mon goût des rituels vient des temps de la messe, quand j'y allais, enfant, avec ma grand-mère. J'aimais sa main gantée, son bibi ajusté. Son sac au bout des doigts balançait nos dimanches. Il sciait le poignet, il portait le missel. On traversait la place par temps de presque froid ou par jour de printemps quand se dépliant les foires.

Drapées de dignité, on s'installait au banc. Tantôt on s'asseyait, tantôt on se levait. Rien à dépasser sauf la voix du curé toute seule qui parlait ou le chant aigret des dames de bonne conduite. Grand-mère lissait ses mains et mes mèches follettes se tenaient bien tranquilles. Fallait ouvrir la page et chanter au tempo des tuyaux d'harmonium. Moi, je ne savais pas encore parler en chiffres ; les mots sur les lèvres, je suivais chaque ligne en pure fantaisie.

Du bout d'un doigt dentelle, au creux de mon poignet, un bouton d'élégance qui faisait petit clac quand on le refermait. Je m'amusais avec pour mieux que le temps passe, je jouais de ces pressions durant tout le sermon. Parfois, grand-mère me faisait ses gros yeux de silence. Je taisais mon geste l'espace de courts

instants. Je regardais les têtes qui frisottaient sous cape, les hochements prévus, les hommes, les moustaches. Comme celle de père-grand qui faisait des caresses sur mon rebond de joue en jouant au cheval. Marche d'abord, trotte trotte plus vite, galope sur des nuées de rires. J'étais une cavalière et lui mon vaisseau blanc. Je partais dans ma tête jusqu'à la fin du bal quand il fallait glisser le rond fade sous la langue, faire une génuflexion puis reprendre la file.

Les portes de l'église s'ouvraient alors en grand et nous repartions, grand-mère et petite-fille, main dans l'une main dans l'autre vers la place de la fontaine. On rangeait sagement les tenues empesées qui dormiraient les jours de semaine laborieuse et se reposeraient à l'ombre des volets. On me donnait le droit d'enfiler l'habit qui peut courir, au risque de m'écorcher les genoux à grands tours de vélo.

Les dimanches étaient faits de deux moitiés de jour : matin à l'office, après-midi au paradis.